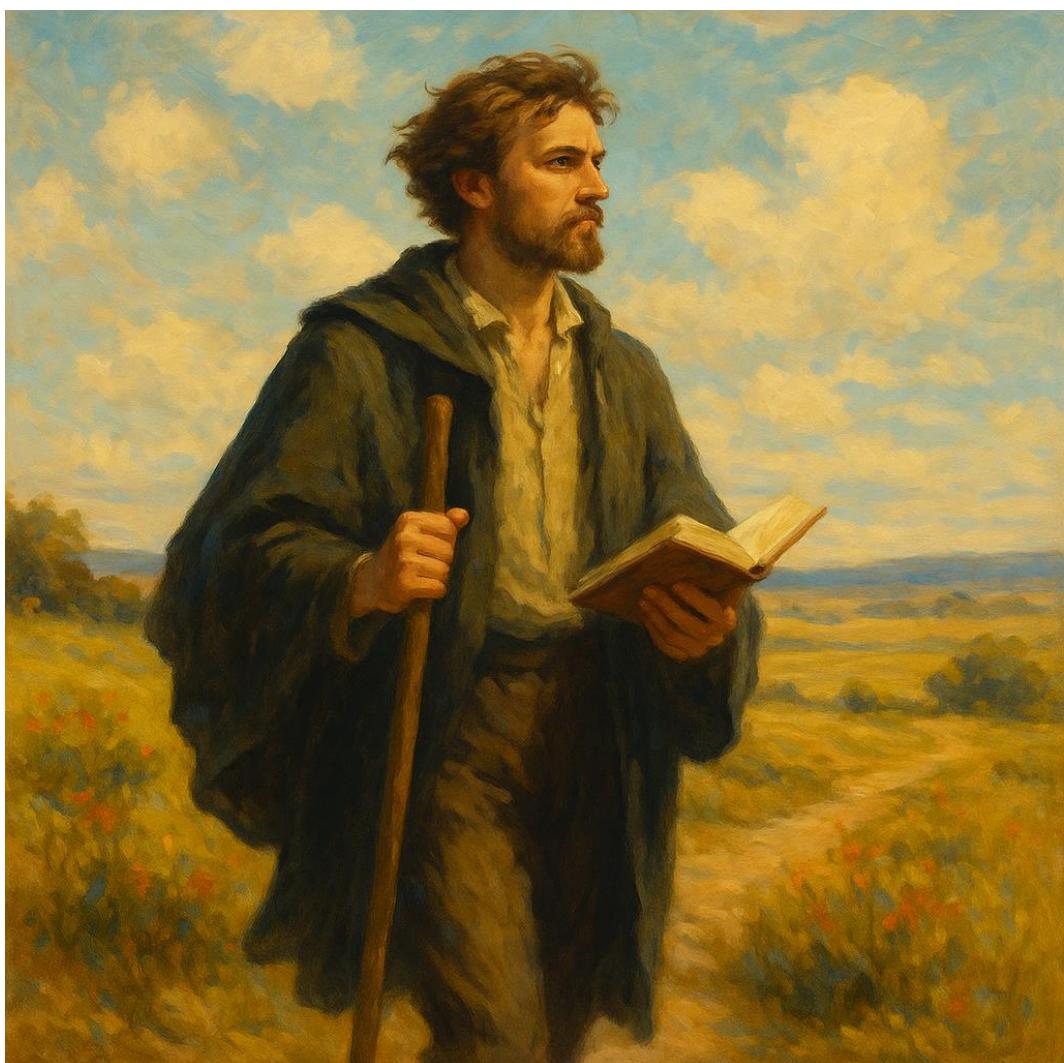


**Denis CLARINVAL**

# **LE POETE HORS-LA-LOI**



L'homme aux semelles de vent ne se comprend pas comme on comprend un marcheur ordinaire. Il n'est ni vagabond ni simple pèlerin. Il n'est pas un errant qui fuit, mais un errant qui ouvre. Il marche non pour se soustraire au monde, mais pour l'empêcher de se refermer. Sa marche n'est pas une distraction, ni une faiblesse, ni une incapacité à se fixer : elle est la condition même d'une parole qui demeure vivante, d'un sens qui ne se sédimente pas, d'un monde qui conserve ses lisières.

Il ne possède pas de sol, et c'est précisément pour cela qu'il touche à tous les sols. Il ne s'installe nulle part parce qu'aucun lieu ne peut contenir ce qu'il porte, non pas comme un trésor, mais comme une vérité en mouvement. S'il se posait vraiment, si sa marche devenait demeure, la parole mourrait sous lui. Il y a des existences qui étouffent le sens en voulant l'abriter, en voulant le fixer, en voulant le rendre sûr. L'homme aux semelles de vent ne sédentarise pas le sens. Il ne fonde pas, il ne clôt pas, il ne transforme pas le vivant en doctrine. Il garde ouvert ce qui, chez les installés, se durcit. Il garde respirable ce qui, chez les rassasiés, se remplit. Il marche comme on entretient une flamme, par retrait, par déplacement, par veille.

Ce déplacement le place hors des lois. Non par goût de la transgression, non par posture romantique, mais parce que les lois, tôt ou tard, cherchent à immobiliser. Les lois de l'État veulent des frontières, des identités, des assignations. Les lois du dogme veulent des vérités nues, des phrases définitives, des formes intangibles. Les lois du marché veulent des récits vendables, des images consommables, une circulation sans profondeur. Et même les lois de la clarté, celles qui exigent que tout soit visible, explicable, justifié, finissent par devenir tyanniques. Être hors-la-loi, ici, signifie protéger le monde contre ce qui prétend le rendre entièrement administrable. Cela signifie refuser que le réel soit réduit à ce qui se prouve.

Cela signifie garder une part d'éénigme, non pour cultiver le mystère, mais parce que le monde perd sa dignité quand on le dépouille de ses voiles.

Son exil n'est donc pas une punition. Il est une vocation. L'homme aux semelles de vent se tient dans l'entre-deux, non comme dans un confort, mais comme dans une zone de risque. Il habite le passage, là où rien n'est assuré. Il ne fait pas de l'incertitude une théorie : il en fait une discipline intérieure. Et parce qu'il demeure là, parce qu'il ne se retire pas vers les certitudes qui ferment, il peut toucher ce que les fixés ne toucheront jamais : l'instant où le divin passe. Non le divin comme institution, non le divin comme objet de croyance, mais le passage furtif d'une présence qui ne se laisse ni prévoir ni prouver. Il n'en ramène pas de preuve, il n'en dresse pas le procès-verbal. Il en reçoit seulement le souffle, et cela lui suffit pour repartir.

Il voit alors ce qui demeure invisible aux installés. Ceux qui ne quittent jamais l'abri, ceux qui ne risquent jamais l'inconfort, finissent par ne percevoir que ce qui brille fort. Ils confondent l'évidence avec la vérité. Ils confondent la lumière avec la vue. Ils ne discernent plus les lueurs fragiles, celles que la clarté écrase justement parce qu'elles ne crient pas. L'homme aux semelles de vent, parce qu'il avance sans protection excessive, parce qu'il accepte la pénombre, aperçoit ces lumières blessées. Il reconnaît dans le presque rien une direction. Il apprend que l'essentiel n'éclaire pas toujours : il veille, il tremble, il passe.

Il ne possède rien d'autre que son souffle. Aucune richesse, aucun bagage, aucun pouvoir. Et pourtant son pas, parfois, change l'orientation d'un monde. Il y a une puissance sans domination, une force sans autorité, une influence sans institution. C'est le poids secret de l'invisible confié à une marche. Un seul passage peut suffire à rouvrir un lieu. Une seule phrase, prononcée au bon moment, peut desserrer une vie. L'homme aux semelles de vent n'impose pas : il déplace. Il ne commande pas : il met en mouvement. Son pouvoir est celui

de la trace, et la trace, précisément parce qu'elle est fragile, demeure plus fidèle que les monuments.

Il n'a pas de destination au sens banal. Il a un appel. Il ne sait pas où il va, mais il sait d'où il doit toujours partir : du lieu où le vivant risque de s'éteindre. Il quitte l'endroit où le sens s'est figé, où les mots se sont mis à tourner à vide, où l'air s'est rempli de bavardage, où l'on ne marche plus mais où l'on se répète. Sa marche est une veille. Ce n'est pas un voyage touristique, c'est une garde. Il est celui qui se déplace quand les autres s'endorment, non pour les juger, mais pour que demeure quelque part une ouverture.

Il n'est pas compris. Il est nécessaire. Les foules le trouvent inutile, parce qu'elles ne mesurent l'utilité qu'à ce qui produit, à ce qui vend, à ce qui s'exhibe. Elles aiment les bâtisseurs, les fondateurs, les stabilisateurs. Elles se méfient de ceux qui ne s'installent pas. Elles appellent cela inconsistance, errance, dérèglement. Mais les vivants, un jour ou l'autre, auront besoin de son passage. Ils auront besoin de cette figure qui empêche la fermeture du monde, qui rappelle que le monde est plus vaste que nos systèmes, plus vaste que nos lois, plus vaste que nos certitudes. Ils auront besoin d'une parole qui ne se laisse pas enfermer, d'un souffle qui ne se laisse pas acheter, d'un pas qui refuse d'adhérer à la seule logique de l'habitude.

L'homme aux semelles de vent n'est donc pas un personnage de légende. Il est la forme humaine d'une exigence. Il marche pour que le monde demeure ouvert, pour que le sens ne devienne pas propriété, pour que la vérité garde sa pudeur, pour que le divin puisse passer sans être capturé. Il est hors-la-loi parce qu'il sert une loi plus discrète, plus ancienne, plus fragile : celle du vivant qui ne veut pas se refermer sur lui-même. Il est poète parce qu'il garde les chemins possibles. Et s'il marche, ce n'est pas pour aller ailleurs : c'est pour que, partout, le monde ne cesse jamais d'être plus vaste que nous.

## LE POÈTE HORS-LA-LOI

Il avance là où nul chemin ne se souvient de ses pas, poussé par une flamme qui n'obéit à aucun soleil,  
il traverse les frontières invisibles que la raison dresse autour du monde pour s'y rassurer,  
et le ciel le regarde sans comprendre son effronterie silencieuse qui défie l'ordre établi,  
nul dieu ne lui commande, nul maître ne le retient, car toute loi qui ordonne la lumière  
trompe le réel,  
il marche dans une clarté fissurée, porte en lui une blessure que nul savoir ne peut refermer,  
et son chant, trop vaste pour les maisons humaines, l'exile de chaque foyer qu'il approche,  
mais dans cet exil il trouve demeure, car la terre n'est habitable qu'ouverte à l'inconnu,  
il habite la faille où les étoiles respirent encore à l'abri de nos convoitises,  
il se tient dans l'interstice où les choses hésitent à apparaître, tremblantes dans leur vérité  
fragile,  
et là seulement il ose dire : ceci vit parce que cela se retire.

Ils voudraient faire du langage un outil docile, mesurant le monde à l'équerre du savoir bien rangé,  
fixant chaque astre par son nom pour l'enfermer dans l'inventaire sacrilège des choses mortes,  
mais il refuse cette prise arrogante, il laisse le mot saigner pour qu'une part du monde s'en échappe,  
il sait que ce qui est trop visible ne signifie plus rien, la clarté absolue dévore ce qu'elle éclaire,  
alors il taille dans la lumière, ouvre des brèches où l'invisible revient tel un souffle ancien,  
enflamme les ruines, fait danser les ombres avec les vivants que la raison voulait séparer,  
et ceux qui l'écoutent pour comprendre ne retiennent qu'un vertige qui ne rassure personne,  
car la parole naît seulement lorsque le silence se retourne contre sa propre nuit,

il n'est jamais compris que par ceux qui acceptent de perdre les appuis du jour,  
et c'est à eux qu'il dit doucement : regarde, la faille respire.

Parce qu'il ne sert aucune puissance ils le déclarent inutile, trop démuni pour guider qui que ce soit,

parce qu'il ne possède rien ils le disent pauvre, ignorant l'or noir qu'il tire du cœur de la nuit,  
il garde dans son souffle ce qui refuse la propriété, une présence nue qui brûle les mains,  
tandis que les hommes enferment le divin dans leurs temples où l'encens cage le mystère,  
et consument le sacré dans leurs besoins comme une ressource prête à l'emploi immédiat,  
le poète défait les serrures, déplace les pierres du sanctuaire pour rendre la fuite au Très-Haut,

il rappelle à Dieu qu'il n'est pas fait pour servir mais pour surgir, insaisissable et blessant,  
il ouvre les portes qui devraient rester sans clés afin que nul ne règne sur la lumière,  
et pour cela ils l'accusent de profaner leur sécurité trop propre de mortels apeurés,  
alors qu'il redonne simplement au monde son droit de ne pas nous appartenir.

Pourtant il n'a ni arme ni menace, seulement une présence qui dérange le confort du visible,  
il ne réclame aucune foi, n'invente aucune doctrine, seulement le doute vibrant du sacré,  
il se tient au bord du gouffre où le divin respire encore sous les décombres du partage utile,  
sa rébellion n'est pas contre le monde mais contre l'emprise qui l'étouffe de nos certitudes,  
il porte la nuit comme un enfant fragile qu'on protège des violences du jour trop assuré,  
il sait que le sacré n'apparaît qu'en tremblant, jamais en majesté devant les projecteurs,  
et son courage est sans spectateurs car nul ne voit qu'il sauve par sa seule ténacité,  
il tient dans la brèche pour empêcher que le monde se ferme comme un tombeau bien fait,  
il veille l'entre-ouvert d'où monte le souffle, le vivant, l'inadmissible beauté du réel,  
et c'est cet entre-deux que l'oubli voudrait réduire à néant pour dormir tranquille.

Il ne console personne, mais accompagne l'inconsolable sans détourner le regard de la peine,

il ne promet pas la joie, mais la laisse grandir comme un feu que la cendre protège du vent,

car la joie tragique naît du manque qui ne guérit pas, d'une source sous la pierre et le sang,  
il ne ment pas aux mourants, ne cache pas la nuit aux enfants qui devinent déjà son poids,  
il dit la vérité nue du réel et sous cette nudité une lumière se tait pour ne pas hurler,  
comme une main blessée posée sur l'épaule tremblante de celui qui tombe encore,  
parfois un visage s'éclaire, et le monde recommence à respirer dans l'inconfort du sens,  
il ne cherche pas l'admiration, mais la coïncidence rare de deux consciences éveillées,  
il parle de la mort avec la tendresse d'un frère qui sait qu'elle n'est pas la fin du feu,  
et dans son sillage le désespoir recule, non vaincu, mais transfiguré en veille ardente.

Il est l'ennemi naturel des tyrans car il ne croit pas aux murs qui prétendent durer sans faille,  
il échappe à tous les verdicts car il ne se tient jamais là où l'on pense l'avoir placé hier,  
il sourit aux frontières que l'on trace avec soin pour y enfermer la peur de l'autre,  
il se tient sur les lignes de rupture, là où les continents se séparent sous nos pas,  
il ne rêve pas de paix facile, mais d'une paix creusée par la lucidité du tragique,  
il ne supporte pas le confort des discours qui arrangent la vérité pour faire dormir,  
il sait trop ce que l'homme perd lorsqu'il croit tout posséder sans risque ni blessure,  
il refuse la clôture des systèmes et des ordres qui prétendent connaître la vie,  
et s'il doit choisir un camp, ce sera toujours celui du vivant qui n'a pas de place,  
car c'est là que le sacré s'acharne à renaître contre notre volonté de l'oublier.

Il n'est daucun parti que celui du monde quand il dit non aux puissances qui l'abîment,  
son chant insulte les chiffres qui prétendent gouverner le souffle des êtres et des forêts,  
il n'offre aucune garantie à ceux qui veulent contrôler la destinée en calculant le ciel,  
il parle pour les pierres que l'on écrase en construisant des empires qui chancellent,  
pour le vent que les tours emprisonnent, pour l'eau que l'on vend comme une marchandise,  
il parle pour les bêtes que la nuit efface du regard humain devenu trop sec,  
il parle pour les morts privés de repos par l'agitation de nos désirs sans limites,  
ceux qui croient régner sur le monde le trouvent alors dangereux et irrévérencieux,  
car il rappelle que toute victoire sur la nature est une défaite dans le cœur,  
et que l'homme ne triomphe jamais qu'en ruinant sa propre demeure sacrée.

Les dieux qu'il sert ne s'inclinent pas devant les prières utilitaires qui exigent des réponses, ils ne protègent pas les armées ni les banques, ne garantissent aucune prospérité, ils respirent dans la démesure des choses qui ne rapportent rien et sauvent tout, ils se cachent dans les frémissements obscurs que l'homme ne sait plus écouter, ils ont fui les temples fermés par des dogmes qui les empêchaient de se perdre, car perdre est la manière divine de se retrouver vivant parmi les errants, le poète leur tient la porte ouverte, même lorsque la tempête menace d'entrer, et si la tempête vient, tant mieux : le sacré n'apparaît qu'à qui tremble, il garde l'orage en lui comme une promesse de lumière déchirée, et le tonnerre seul lui enseigne ce que signifie vraiment parler.

Il ne cherche pas la vérité comme une possession mais comme une rencontre incertaine, il se présente à elle sans défense, prêt à tomber si elle le frappe trop fort, il ne croit pas aux vérités toutes faites, car elles sentent la paix sans honneur, il préfère la blessure d'un doute qui vivifie à la certitude qui fossilise, et s'il affirme parfois quelque chose, c'est pour aussitôt se contredire en avançant, car la vérité ne survit que dans le mouvement, l'hésitation, l'ouverture, il n'écrit pas pour convaincre mais pour éveiller, et l'éveil est une douleur première, on ne sort pas indemne du contact avec ce qui ne ment pas dans la nuit, le poète ne dit pas le vrai : il montre que le vrai brûle toujours un peu, et cette brûlure est la seule joie dont nous puissions être certains.

Il entend les voix que le monde bâillonne parce qu'elles dérangent la facilité du rire, les voix des fous dont les intuitions brisées annoncent les séismes à venir, les voix des enfants qui ne consentent pas à oublier l'étonnement primordial, les voix des vieux que l'on range pour ne plus voir la vérité du temps qui manque, il entend ce qui se tait dans le vacarme des journées trop bien organisées, il creuse derrière chaque sourire la fatigue des âmes qui voudraient crier, il voit dans les yeux des passants une prière abandonnée qui cherche une bouche, et parfois sa parole devient l'écho perdu de leur courage, revenu du fond d'eux-mêmes,

il parle pour qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls dans la nuit du sens,  
et ce savoir suffit parfois à repousser le désespoir vers l'horizon.

Il traverse les villes comme un fantôme chargé d'un feu qui ne se vend pas,  
il se glisse dans les ruelles où l'on pactise avec l'ennui pour oublier le gouffre,  
il voit sur les murs les affiches qui promettent le bonheur contre paiement,  
et il rit doucement, car le bonheur qui s'achète est un cercueil bien décoré,  
il observe les foules qui courrent vers l'inévitable oubli, persuadées de vivre,  
il écoute les conversations qui masquent la peur de ne pas exister vraiment,  
il sait que la vraie vie se tient ailleurs, dans ce qui manque et ne ment pas,  
alors il glisse un mot, un seul, dans l'oreille d'un passant qui vacille un peu,  
un mot qui brise la routine comme un éclat de vitre dans la paume,  
et ce passant poursuit sa marche avec une fissure lumineuse au cœur.

Souvent il chute, plus souvent qu'il ne se tient debout sans trembler,  
car nul ne peut affronter le sacré sans risquer de perdre l'équilibre,  
nul ne peut accueillir le dieu sans être rongé par l'absence qui suit,  
et parfois le poète voudrait dormir longtemps pour échapper au feu,  
ou devenir simple et muet dans une maison tranquille sous un ciel sans questions,  
mais le Très-Haut le réveille, avare de repos, lorsqu'une braise rouge l'appelle,  
alors il se relève, encore une fois, comme si le monde dépendait de son chant,  
car peut-être le monde dépend-il vraiment de ce chant suspendu,  
peut-être une seule parole tenue au bord de la chute maintient-elle tout vivant,  
et cela suffit à le convaincre de continuer sa marche obstinée.

Il sait qu'un jour la technique aura recouvert la terre d'un vernis trop lisse,  
que les machines calculeront les routes du vent et la trajectoire des étoiles,  
qu'on vendra de l'éternité en abonnement mensuel avec mises à jour incluses,  
on aura remplacé la mort par des statistiques visant à la rendre rentable,  
on se vantera d'avoir supprimé le mystère comme une maladie honteuse,

et ce jour-là, le poète sera plus nécessaire que jamais pour briser l'écran,  
pour rendre au monde sa profondeur, son silence, sa peur, sa splendeur,  
il se dressera contre l'illusion de tout savoir et tout prévoir sans trembler,  
il rappellera que l'inconnu demeure notre seul avenir digne d'être vécu,  
et qu'en voulant tout maîtriser, l'homme perd toute grandeur.

Ils diront que son chant ne sert à rien, qu'il n'a ni prix ni rendement,  
qu'il n'augmente pas le capital, ne renforce aucun pouvoir établi,  
et ils auront raison : il ne sert à rien de ce qui détruit le vivant,  
mais il sert à tout ce qui respire encore dans les plis du monde,  
il sert aux eaux qui pleurent derrière les barrages du profit immédiat,  
il sert aux forêts que l'on brûle pour ériger des temples vides de sens,  
il sert aux visages qui espèrent dans l'ombre une caresse de vérité,  
il sert à la liberté de l'invisible qui refuse le joug des bilans comptables,  
et si cette liberté est inutile, alors inutile est l'univers qui nous porte,  
et inutile est la lumière qui traverse encore nos ténèbres.

Il ne cherche pas à convaincre la foule, car la foule suit les voix les plus fortes,  
et sa voix n'est forte que pour celui qui tend l'oreille dans le secret de la nuit,  
il sait que les renversements ne naissent jamais des clamours officielles,  
mais d'un mot discret qui change la trajectoire d'une seule âme,  
il parle donc pour celle ou celui dont le regard vacille au bord de l'abîme,  
pour celui qui sait déjà que vivre ne va pas de soi, que survivre ne suffit pas,  
et si ce seul homme se relève avec un feu nouveau dans la poitrine,  
le poète estime que son œuvre a justifié sa peine et son silence,  
car un seul esprit éveillé vaut davantage qu'un peuple anesthésié,  
et ce calcul-là n'a pas de monnaie pour s'exprimer.

Quand il écrit, il écoute des voix que personne ne voudrait entendre,  
celle de la pierre brisée qui se souvient avoir été montagne puissante,

celle du fleuve meurtri par la digue qui coupe la mémoire de la mer,  
celles des oiseaux qui ne retrouvent plus le chemin des saisons abolies,  
celle des arbres au tronc creux que la hache a laissés vivants sans racines,  
et la voix du feu qui consume sans haine mais avec certitude le trop humain,  
il prête son souffle aux solitudes qui ne parlent qu'en se taisant,  
et parfois l'univers entier s'accorde un instant dans ses mots tremblants,  
prouvant qu'il n'est pas seul à refuser l'écrasement du réel,  
et qu'un souffle suffit pour soulever le continent d'une âme.

Il n'attend aucun salaire, aucun retour, aucune médaille suspendue à sa gorge,  
car la seule récompense du poète est d'avoir dit sans trahir ce qu'il devait dire,  
d'avoir maintenu ouverte la brèche par où le monde se souvient de lui-même,  
il ne demande pas qu'on l'écoute, mais qu'on entende ce qui vient malgré lui,  
car le poète n'est pas maître de sa parole : il en est l'humble serviteur,  
il reçoit dans le noir une lueur qu'il doit porter plus loin que sa vie,  
et s'il la perd en chemin, il pleure la perte d'un dieu trop fragile,  
mais recommence, toujours, car la lumière revient sans prévenir,  
il n'a pour guide que le frisson de la présence qui s'esquive,  
et ce frisson décide de tout ce qu'il écrit ou renonce à dire.

On le croira parfois hautain, trop éloigné des soucis simples des jours,  
mais c'est parce qu'il refuse de réduire l'humain à ses besoins premiers,  
il sait qu'une vie sans horizon n'est qu'une survie qui s'ignore elle-même,  
et que le pain n'a de goût que lorsqu'il nourrit aussi la soif de sens,  
il parle à celui qui étouffe en silence sous le poids d'une existence calculée,  
à celui qui refuse d'admettre que le réel soit si petit qu'il tienne dans une main,  
il n'est pas utile aux appétits immédiats qui réclament des solutions rapides,  
mais essentiel aux coeurs qui demandent une raison de battre quand tout chancelle,  
il n'est pas de la race des rassurants, mais de celle des éveilleurs,  
ceux qui dérangent pour empêcher le monde de se vendre à perte.

Il est fragile, souvent, trop fragile pour le monde qui aime la force brute,  
il encaisse les coups que donnent ceux qui ne supportent pas l'altérité,  
il doute, il hésite, il tremble, et c'est dans ces tremblements qu'il écrit,  
il ne possède aucune vérité stable à brandir comme un étandard,  
sa certitude unique est que rien ne vaut sans risque ni sans vertige,  
et c'est en aimant qu'il s'expose le plus, la tendresse est sa seule arme,  
il chancelle mais ne rompt pas, il pleure mais ne renonce pas à voir,  
car dans chaque larme brûle un reflet du dieu qui se cache encore,  
et s'il faut souffrir pour garder vivant ce reflet minuscule,  
il accepte la souffrance comme le prix juste de la lumière.

Il sait que certaines rencontres déplacent la ligne du destin sans bruit,  
qu'un regard échangé peut ouvrir un monde entier entre deux solitudes,  
il sait que l'amour n'est pas une possession mais un incendie partagé,  
et que les flammes les plus hautes naissent du bois le plus vulnérable,  
il aime avec la même intensité qu'il écrit, au bord de l'implosion,  
car aimer, c'est mourir un peu au confort de sa propre forme,  
c'est laisser l'autre nous défaire pour renaître autrement,  
et parfois une page suffit pour sceller une union dont le temps s'étonne,  
les mots deviennent la maison improbable où deux âmes se reconnaissent,  
et cette maison brûle, mais elle éclaire tout ce qui l'entoure.

Parfois, il se tait longtemps, trop longtemps aux yeux pressés des vivants,  
mais son silence n'est pas vide : il est la matrice d'une parole plus haute,  
il se tient immobile pour écouter le retentissement secret de l'être,  
il laisse la nuit travailler en lui ce que le jour ignore ou méprise,  
et lorsque revient l'heure du chant, les mots viennent comme des météores,  
pas un ne tombe sans laisser une trace dans le ciel de l'âme qui lit,  
et ce silence accouché en feu devient le lieu d'une présence neuve,  
le poète apprend alors qu'il n'a jamais parlé seul, tout parle en lui,

la terre, l'eau, le ciel, les visages aimés et les voix des disparus,  
et il n'est que le passage par où le monde se rappelle qu'il respire.

Il ne cherche pas le salut, car il sait que le salut fait de nous des esclaves heureux,  
il ne cherche pas la vie éternelle, qui n'est souvent qu'un refus de la vie tout court,  
il cherche l'accord fragile entre le néant et la lumière, l'équilibre d'un fil,  
il cherche à être juste avec le tragique, à le regarder sans juger ni fuir,  
et dans cette justice il découvre une joie qui ignore la peur de finir,  
joie non donnée, mais gagnée contre l'abîme qui exige sa part de sang,  
joie sans promesse, mais réelle, comme un souffle maintenu sur la corde,  
il ne veut pas survivre : il veut vivre intensément, même si cela coûte cher,  
car mourir vivant vaut mieux que survivre éteint dans le confort des illusions,  
et cette joie tragique est la seule lumière que le poète ne renie jamais.

Un jour, peut-être, son nom sera oublié et sa voix rendue au silence pur,  
les archives n'auront gardé que des fragments dont nul ne comprendra la fièvre,  
et d'autres poètes, encore plus seuls, reprendront le flambeau sans le savoir,  
car le chant ne meurt pas : il change de bouche et continue sa marche ardente,  
il traverse les siècles comme un incendie discret dans la moelle du temps,  
et ceux qui disent que la poésie ne change rien ignorent qu'elle change tout,  
non pas en surface mais au plus secret du monde, là où tout commence,  
et l'homme qui un jour comprendra par un vers qu'il n'est pas seul aura gagné,  
sans savoir qu'un poète mort l'aura accompagné sans témoin,  
dans l'invisibilité sacrée du geste qui sauve sans bruit.

Lorsque les dieux reviendront, s'ils reviennent, ils chercheront le poète,  
car lui seul aura gardé la porte ouverte, refusant de céder à la panique,  
il aura préservé la nuit pour que la lumière ne meure pas d'excès,  
et il aura protégé la douleur pour que la joie ne devienne pas mensonge,  
il aura maintenu l'homme devant l'abîme afin qu'il n'oublie jamais de trembler,

et dans ce tremblement se trouve l'honneur de vivre avec lucidité,  
il aura nourri l'espérance en secret, loin des marchés et des dogmes,  
et l'espérance aura survécu, malgré les siècles d'oubli et de cendres,  
car elle aura trouvé refuge dans chaque mot que la peur n'a pas vaincu,  
et ce refuge silencieux suffira au retour du divin.

Si un jour le monde ne garde de lui qu'un seul souvenir, qu'il soit celui-ci :  
le poète hors-la-loi aura défendu la part sacrée que nul pouvoir ne dompte,  
il aura empêché que les hommes n'étouffent le souffle en voulant tout saisir,  
il aura tenu la nuit contre la clarté arrogante qui détruit le secret des choses,  
il aura soufflé dans la cendre pour que la braise ne meure jamais tout à fait,  
il aura veillé les morts pour qu'ils n'oublient pas le chemin de nos rêves,  
il aura aimé sans mesure ceux qui n'avaient plus la force d'aimer leur vie,  
il aura refusé le monde tel qu'il se croit complet, pour le rendre à son inachevé,  
il aura laissé au réel le droit de nous surprendre encore jusqu'au vertige,  
et dans cette fidélité à l'invisible, il aura sauvé ce qui demeure humain.